ARNAU DE VILANOVA, *Regiment de sanitat per al rei d'Aragó. Aforismes de la memòria*, edició crítica d'Antònia CARRÉ, Barcelone, Universitat de Barcelona (Filologia UB), 2017, 406 p.

Médecin célèbre en son temps et parmi les mieux connus du Moyen Âge, Arnaud de Villeneuve (ca 1240-1311) continue à juste titre de susciter l'intérêt des médiévistes, aussi bien pour son œuvre spirituelle qu'*a fortiori* médicale. Professeur à l'Université de Montpellier et médecin des princes (aussi bien laïques que d'Église), il est l'auteur d'une œuvre prolifique qui, dès son époque, fut très largement diffusée, sous forme manuscrite puis imprimée, mais aussi grâce à de nombreuses traductions en différentes langues vernaculaires. Ses ouvrages, écrits en latin, la langue scientifique en usage, font depuis 1975 l'objet d'une entreprise d'édition critique (*Arnaldi de Villanova Opera Medica Omnia* – AVOMO), publiée par l'Université de Barcelone. Mais les historiens se sont aussi intéressés à la vulgarisation de ses traités, aussi bien en hébreu qu'en castillan et en catalan. Antònia Carré propose ici une nouvelle édition combinée du régime de santé que le médecin dédia au roi d'Aragon Jacques II (1291-1327) au début du XIV^e siècle (probablement entre 1305 et 1308) et de ses *Aphorismes pour la mémoire*, dans leurs traductions catalanes respectives.

Le *Regimen sanitatis ad regem Aragonum*, dont la version latine a été par deux fois éditée récemment⁴, avait déjà fait l'objet, dès 1947, d'une publication par Miquel Battlori de sa translation catalane par Berenguer Sarriera († 1310)⁵. Cette dernière était alors connue par un unique manuscrit incomplet (Madrid, Biblioteca Nacional de España, ms 10078, 1^{er} quart du XIV^e siècle). Mais l'examen minutieux d'une deuxième traduction abrégée de ce texte (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. Lat. 311, 1^{re} moitié du XV^e siècle), et la découverte d'un deuxième témoin de cette première version (Barcelone, Biblioteca de Catalunya, ms. 1829, mi-XV^e siècle) justifient une nouvelle édition, qui bénéficie par ailleurs des acquis des travaux les plus récents, non seulement sur Arnaud de Villeneuve, mais également sur les entreprises de traductions en catalan des œuvres scientifiques médiévales⁶. Depuis une trentaine d'années en effet, la part des études sur la vernacularisation des savoirs (terme moins ambigu que celui de vulgarisation) s'est accrue, mettant en lumière la divulgation, sous forme de traductions ou d'écritures en langues vulgaires, dans des aires géographiques diverses, d'un grand nombre de textes dans les domaines techniques, scientifiques et médicaux. La Catalogne, loin d'échapper à ce phénomène, s'y révèle au contraire un terrain particulièrement fécond.

Antònia Carré, dans une longue introduction, remet en perspective la première traduction catalane du *Regimen sanitatis*, œuvre la plus diffusée parmi la riche production d'Arnaud puisqu'on conserve 68 manuscrits datés des XIV^e-XV^e siècles de la version originale en latin, sans compter donc des adaptations en catalan, en hébreu, en français, en allemand et en italien, dès les XIV^e et XV^e siècles, et, aux XVI^e-XVII^e siècles, une nouvelle version française et une castillane. Cette première transposition en catalan fut réalisée du vivant même de l'auteur et très peu de temps après la rédaction latine, entre 1305 et 1309 sans doute. Elle est l'œuvre du chirurgien de cour Berenguer Sarriera, lui-même issu d'une lignée de chirurgiens, et fut composée à la demande de la reine Blanche d'Anjou, épouse de

4. ARNALDI DE VILLANOVA *regimen sanitatis ad regem Aragonum* : un tractat de dietètica de l'any 1305, éd. A. TRIAS TEIXIDOR, Barcelone, 1994 ; Id., *Opera medica Omnia*, X.1, *Regimen sanitatis ad regem Aragonum*, éd. L. GARCÍA BALLESTER et M. R. MCVVAUGH, Barcelone, 1996.

5. ARNAU DE VILANOVA, *Obres catalanes*, vol. II, éd. M. BATLLORI, Barcelone, 1947.

6. L. CIFUENTÈS, *La ciència en català a l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone/Palma, 2^e éd., 2006.

Jacques II, décédée en 1310. Cette entreprise témoigne du rôle joué, dans la transmission en langues vulgaires des savoirs médicaux, par le patronage curial et par ces chirurgiens lettrés, formés dans les *studia* à la chirurgie rationnelle (c'est-à-dire à une discipline fondée sur les savoirs médicaux scolastiques) et à la langue latine. Avant Berenguer Sarriera, et comme le montrent les travaux de M. R. McVaught, Guillem Corretger et Bernat de Berriac avaient transposé en catalan la chirurgie de Teodorico Borgognoni. La deuxième version catalane du *Regimen sanitatis* date elle aussi du premier quart du XVI^e siècle et si son auteur demeure anonyme, il y a fort à croire, selon les recherches d'Antònia Carré, qu'on se situe dans un même milieu professionnel.

S'il ne reste aujourd'hui que très peu de témoins des deux versions catalanes du *Regimen*, l'étude des possesseurs, menée à partir d'inventaires *post mortem*, souligne une diffusion variée qui s'étend de la cour et des milieux aristocratiques au monde urbain lettré, où figurent, aux côtés d'un notaire et d'un juriste, des membres de la profession médicale au sens large (un médecin, trois chirurgiens et un apothicaire), soit un lectorat qui, au Moyen Âge, s'est toujours montré friand de cette littérature diététique volontiers didactique et divulgative, y compris lorsqu'elle est rédigée en latin. Qui dit traduire ne dit pas automatiquement trahir, pour reprendre le jeu de mot que permet la langue italienne, de *tradurre* à *tradire*. Et même si le texte d'Arnaud, à l'image de ses devanciers du XIII^e siècle, ne révèle pas de véritable difficulté en raison de son caractère pratique, la traduction de Berenguer Sarriera se montre en général fidèle à son modèle, suivant la technique du mot à mot (*de verbo ad verbum*) généralement utilisée par les auteurs. Les erreurs de lectures ou d'interprétation sont plus sûrement imputables soit au copiste, soit au manuscrit que le traducteur a utilisé. L'éditrice propose ici une étude serrée de la langue employée dans les manuscrits et des pratiques de traduction.

Judicieusement accompagnée par la translation en catalan des *Aphorismi de memoria* d'Arnaud de Villeneuve (qui prisait fort un genre d'écriture en vogue depuis l'Antiquité dans le discours médical, car ils délivrent principalement des règles d'hygiène pour améliorer les capacités mémorielles), l'ouvrage d'Antònia Carré vient apporter une nouvelle pierre substantielle à l'édifice éditorial des *Opera omnia Arnaldi de Villanova*, en éclairant leur diffusion en vulgaire. Celle-ci témoigne, en cette fin de Moyen Âge, d'un intérêt marqué pour la vernacularisation des savoirs en réponse à une demande sociale toujours aussi forte, en matière notamment d'hygiène et de soins du corps. Le régime d'Arnaud de Villeneuve, qui allait devenir dans sa version latine un véritable « best-seller » de la littérature diététique, ne pouvait guère échapper à une telle entreprise, dont l'auteur put même voir la concrétisation de son vivant.

Marilyn NICOU (Université d'Avignon - UMR 5648)

Élisabeth LUSSET, *Crime, châtements et grâce dans les monastères au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols (« *Disciplina Monastica* », 12), 2017, 406 p.

Cet excellent livre constitue un complément bienvenu à l'histoire sociale et culturelle du monachisme occidental au Moyen Âge. L'enquête et l'analyse d'Élisabeth Lusset portent sur une diversité de sources normatives et narratives se rapportant aux crimes commis par des moines, des moniales et des chanoines réguliers. En rassemblant une documentation dispersée, l'auteure apporte une contribution nouvelle à l'historiographie du crime et du châtement au Moyen Âge, aux travaux sur le sens de la discipline et de la correction dans la vie religieuse, et à l'histoire institutionnelle du monachisme.

Le livre comprend six gros chapitres, encadrés par une introduction et une conclusion. Il inclut aussi trois appendices : une table des principales sources pour les différents ordres religieux, et deux copies de suppliques du XV^e siècle adressées à la Pénitencerie apostolique

par un chanoine régulier et par un cellérier bénédictin. D'utiles listes d'abréviations, un *index nominum*, un *index rerum*, des catalogues, des manuscrits et des sources imprimées, et enfin une bibliographie sélective, aident le lecteur à naviguer à travers l'ouvrage.

Le propos principal d'Élisabeth Lusset est le suivant : la fonction de la justice ecclésiastique dans le cadre monastique n'était pas tant de punir que de corriger, « c'est-à-dire d'amender et de réformer le comportement des délinquants » (p. 327). Les motivations en résidaient peut-être moins dans une inquiétude à l'égard du crime religieux individuel et de ses conséquences possibles en termes de salut, que dans une volonté institutionnelle de limiter la portée des comportements criminels et de prévenir le scandale. Cela permettait de consolider l'autonomie institutionnelle en matière de justice, mais aussi d'aligner ces questions de discipline religieuse sur les structures épiscopales et pontificales avec lesquelles tous les établissements religieux – y compris les cisterciens avec leur exemption de visite et leur chapitre général – devaient coopérer.

Le premier chapitre fournit une vision synthétique des diverses corrections du crime en contexte monastique, à partir des documents produits par ces institutions. Le « chapitre des coupes » impliquait une correction à la fois « privée » et « publique » : il reposait sur la confession et sur la réflexion individuelle, mais celles-ci se déroulaient en présence de la communauté, dont les membres faisaient office de témoins et de dénonciateurs. À Saint-Martin de Tournai par exemple, des *circuli* constitués des membres de la communauté sillonnaient le monastère à la recherche de délinquants. Ce chapitre étudie aussi le développement des régulations au sein des ordres réformés au XII^e siècle et l'adoption du modèle du chapitre général dans de nombreux contextes au début du XIII^e siècle. Ce modèle était articulé à des systèmes de visites (abbatiales et épiscopales) qui consacraient de grands efforts à s'assurer d'un maintien d'une bonne discipline au sein des établissements. Certes, il existait des différences entre les ordres en termes de régulations du comportement et de contrôle interne et externe mais, comme le montre bien Élisabeth Lusset, ils étaient tous influencés par les interventions pontificales en matière de discipline monastique. Celles-ci pouvaient prendre la forme d'ingérences directes, mais elles pouvaient aussi être l'effet de l'influence papale sur les hiérarchies ecclésiastiques et des revendications plus générales de juridiction suprême.

Le chapitre 2 traite des procédures d'enquête, de dénonciation et de grâce. La pratique de la dénonciation fournissait une information sur les crimes commis au sein d'une communauté religieuse : au cours du XIII^e siècle, cette pratique fut progressivement absorbée par l'*ordo inquisitionis*. Ces points sont patiemment déduits de deux études de cas. La première porte sur un cas de violence connu par une enquête épiscopale de 1281 au prieuré de Wootton Woven en Angleterre ; la seconde concerne un complot ourdi par un moine clunisien afin de diffamer son prieur, à Savigny en 1332. Ces deux affaires sont soigneusement contextualisées afin de mettre en lumière le pouvoir de la parole et des témoins dans les processus inquisitoires, et la nature de l'autorité attestante. Le chapitre se termine par un survol des pétitions adressées à la curie pontificale par des moines, des moniales ou des chanoines.

Le chapitre 3 propose une typologie des crimes et des circonstances dans lesquelles ils ont été commis. L'auteure note la prépondérance des crimes de violence entre le milieu du XIII^e et le milieu du XVI^e siècle ; l'homicide et l'apostasie (ou plus généralement la fuite) restent aussi très présents dans la documentation. Le lieu des crimes est étudié – à l'intérieur ou à l'extérieur de la clôture monastique – ainsi que leur temporalité – ils se déroulent surtout la nuit. La plupart des crimes étaient commis par des individus plutôt que par des groupes, même s'il existe de nombreux exemples de crimes collectifs. Les sanctions ecclésiastiques contre le port d'armes par des religieux réguliers ne semblent

guère avoir eu d'effet sur certains moines criminels : plus de 35 % des suppliques adressées à la Pénitencerie font mention d'armes.

Le chapitre 4 est consacré aux motivations du crime. Ici la documentation, en particulier celle de la Pénitencerie apostolique, s'avère très loquace. Élisabeth Lusset estime que ces récits parfois très détaillés ne peuvent pas être pris au pied de la lettre, car ils ont été faits dans le but d'obtenir la bienveillance de la curie. Ils nous fournissent cependant un aperçu de la grande variété de torts subis par les individus, qui pouvaient les pousser à recourir à la violence, et des types de justifications que les pétitionnaires incluait dans le compte rendu de leurs méfaits. Les chroniques contiennent également des exemples de querelles et de violences : là aussi, les logiques narratives doivent être prises en compte, mais ces textes nous aident quand même à mieux comprendre ce qui était perçu, dans la culture du temps, comme des comportements acceptables ou inacceptables. Colère, ivresse, animosité personnelle, haine, querelles d'autorité ou de partage de biens communs, sont parmi les causes les plus fréquentes. Il est intéressant de noter que les questions de gouvernement provoquaient des conflits divers : entre groupes ethniques au sein de certaines communautés, entre groupes d'âge dans d'autres. Des moines pouvaient ne pas apprécier les marques de faveur prodiguées par l'abbé à certains membres de la communauté, tandis que dans d'autres cas les abbés étaient attaqués pour leur application trop rigide de la discipline. L'exemple bien connu des frères lais cisterciens est ici discuté, et l'auteure explique bien comment ce groupe était représenté dans les statuts cisterciens. Elle développe aussi la question de la représentation des réformateurs monastiques comme victimes de crimes.

Le chapitre 5 porte sur les châtiments. Élisabeth Lusset retrace ici l'histoire de la distinction entre transgressions majeures et mineures, et celle des diverses formes d'inclusion et d'exclusion disciplinaires : elle montre ainsi que des châtiments très variés ont existé tout au long du Moyen Âge. Le Moyen Âge central a vu le développement de modes plus systématiques de correction institutionnelle : ainsi l'utilisation plus répandue de l'emprisonnement a pu fonctionner au côté de l'excommunication ou de l'expulsion, généralement dans le but de protéger les établissements et leur réputation.

Le dernier chapitre s'intéresse à la grâce en se démarquant d'une historiographie ancienne, pour laquelle celle-ci était le signe d'un certain laxisme au sein des communautés. Élisabeth Lusset se concentre au contraire sur les moyens par lesquels la grâce était accordée, et étudie les pratiques d'absolution, de réconciliation, de réhabilitation et de réparation comme des aspects de la pratique institutionnelle et hiérarchique. La grâce pontificale fait l'objet d'une section intéressante sur la réintégration dans les monastères de moines bénéficiaires de lettres de grâce de la Pénitencerie apostolique. Le livre se conclut sur une vue d'ensemble des évolutions du crime et des châtiments en contexte monastique tout au long du Moyen Âge.

Il s'agit donc d'un livre tout à fait novateur, qui replace le crime et le châtiment monastiques au sein de contextes institutionnels, ecclésiastiques, sociaux et culturels variés. Il fait habilement dialoguer documents de la pratique et sources narratives, tout en se confrontant à plusieurs traditions historiographiques. L'ouvrage est impressionnant par son ampleur comme par sa profondeur : l'étude d'ordres religieux aussi divers sur une période d'environ trois cents ans est une tâche pour le moins ambitieuse. Élisabeth Lusset a pourtant réussi à la fois à lire les sources avec soin et à esquisser une vue générale de la place qu'occupaient le crime et le châtiment dans les communautés religieuses médiévales. Ce livre aura un impact durable sur l'histoire de la vie monastique au Moyen Âge et des défis auxquels elle était confrontée.

Megan CASSIDY-WELCH

(School of Historical and Philosophical Inquiry, University of Queensland)
traduction d'Alban Gautier